



Werner Lambersy

Anvers
ou les Anges
pervers



récit

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-003-7

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Werner Lambersy

Anvers
ou
Les Anges pervers
récit

Postface de Rony Demaeseneer



Comme il a duré l'interrogatoire.

Philippe JACOTTET

*Il y a ceux qui sont perdus qui
cherchent sur le bord du fleuve.*

Luc DECAUNES

Lettre à l'éditeur

Mythes, mensonge et vérité. La mienne. Composée avec les deux termes restants de cette trinité. On a tellement besoin du mythe pour se persuader qu'on est là, du mensonge pour se convaincre de rester, qu'on y découvre, par soustraction, la vérité. La sienne. Celle qui permet seule d'accéder au réel, donc de vivre, et sans doute la nécessité d'écrire vient-elle de là.

On m'a tellement caché, travesti, arrangé les choses, que ma mémoire, qui savait qu'on lui mentait, n'a rien retenu ou si peu, si ce n'est l'importance de ce qui manquait. Les fantômes sont muets, parce que la réponse est en nous.

Face à tant d'horreur dans le monde et face à tant de misère dans l'homme, j'ai décidé de partir, en quelque sorte en avant de ma propre histoire, de marcher devant ma vie ; sans trop regarder l'ombre qu'elle projetait ni sentir, sur mes épaules, peser tout l'empire de la nuit.

Mon seul rapport au vrai fut le poème. Mon seul rapport au beau, la contemplation du trou de souche qu'a laissé son arrachement.

Nos musées ne nous montrent que l'effort, désormais confortable, d'une difficile digestion de l'échec dont nos âmes se sont saoulées, en bougresses qu'elles étaient avant de devenir respectables.

Alors, et poussé en cela comme une foule vers la sortie, je me suis mis à écrire – le mot dépasse le résultat – cette « Fontaine des brouillards » qui serait le récit d'un ivrogne au coin de son comptoir favori quand il ne reste que lui et le patron qui, depuis longtemps, n'écoute plus.

« Anvers ou les anges pervers » est un chapitre de ce fourre-tout, et comme on dit qu'un ange passe quand seul peut répondre le silence, je livre ici aux mouettes des décharges mes monstres domestiques, dépareillés et hors d'usage, qu'ils aient servi ou non.

Elle devait avoir seize ans, faire un mètre soixante-cinq et peser son quintal. Nous étions chahutés par un tram d'avant-guerre, bondé, malodorant, aux couleurs indécises et ternes. Étrangers l'un à l'autre, étranquement seuls cependant, nous traversions Anvers dans le charme bruyant de ces trajets où rêver tient à un état de grâce précaire et complice.

De Budapest à Prague, de la Corée à Cuba, d'Indochine à l'Afrique, le demi-siècle avait sur ma jeunesse craché ses morts, insulté ses martyrs, toussé ses victimes et glavioté ses malheurs habituels.

J'étais roux, maigre et grand. Les yeux sans doute un peu bizarres, volontairement durs et donc singulièrement naïfs. Elle me regardait comme on allume un rat de cave, en frottant l'une après l'autre des allumettes qui s'éteignent trop vite. Je n'attendais de l'époque qu'un poème chaotique, solennel, impuissant et sauvage. « Ne craignant pas de ne pas réussir », je ne me sentais solidaire de rien, sinon de m'engloutir dans les petites secousses du corps et dans les courtes séquences d'âme qui s'ensuivaient.

Jamais, je n'avais vu de cils aussi longs, de regard prenant autant de place. Tamaris et sous-bois de pinèdes. Savanes de douceur. Anvers avait des yeux de girafe. Dans l'azur plongeaient des orques soyeux, dans la lumière bondissaient des dauphins. On surfilait d'or le bord de l'ombre. À ne voir qu'elle ainsi j'en

tremblais soudain de solitude. Il faisait chaud. Nous roulions sur les rails chauffés à blanc d'un seul regard tendu entre deux gouffres. La ville suait dans la grisaille orageuse des pierres. Le ciel demeurerait clair, sa page vierge attendant le paraphe de la foudre.

Je n'avais d'autre goût que de suivre des femmes dont je faisais alors toute ma philosophie. J'envisageais de vivre en flânant, et pauvre, de travailler en flânant à ne rien faire de trop. Survivre à la honte du temps me semblait un luxe bien suffisant. J'étais dans l'égoïsme généreux de ceux que la révolte exclut. Je n'encombrerais rien ni personne. Le néant serait une source, la dernière bonté possible après tant de massacres. Séduire ne demandait que l'inlassable écoute, le creux proposé pour un peu de repos. On m'offrait volontiers des tas de petites morts pour ce service facile d'oser dire et faire ce dont il n'était jamais question ailleurs.

Trop haute, la main courante obligeait ma voisine à balancer doucement son corps de fruit rond. Un parfum de gymnase de filles me revenait en mémoire. Je protubérais. C'était visible. Elle rayonnait dans l'hortensia d'une chevelure à bouclettes. Belle par une sorte d'excès qui la sauvait de l'ordinaire. Tendre et fraîche, toute dans le débordement lumineux d'un Rubens. Quelque chose d'un incendie que retient une dernière porte. Toute entière aussi à sa victoire, dont elle était prête à payer le prix. Ah, cette bouche ! comme si sur l'hostie sèche arrivait la salive, et que, fermant les yeux sur ce secret soudain, on devenait transparente, et légère, et liquide, et enrobante et dérobée.

Les tristes trottoirs d'Anvers laissaient filer leurs bretelles d'épiciers. Je n'allais plus nulle part, ayant depuis longtemps

dépassé ma destination prévue. Là, se jouait cette sorte de petit destin dont les ventres saccagés se souviennent comme de blessures heureuses et les nerfs comme d'insurmontables coups d'archets.

Brusquement, elle descendit, mouette plongeant du toit vers on ne sait quel appât. Je la suivis. Dans ce quartier, l'après-midi, en plein été, les rues cultivent un petit air de presbytère. Je connaissais bien ces enfilades mornes de maisons « à la française ». Trois étages, un balcon. Côté rue, le salon. Côté jardin, le séjour. Au milieu, la salle à manger obscure, reliée aux cuisines obscures par un monte-charge obscur et ombilical. Au-dessus, les chambres. Un art de vivre vertical, mais pas trop. Le ventre sur les caves, le sexe sous les combles. Maisons de chambres closes, avec aux fenêtres des rideaux en aube de curé et juste au-dessus du lit, un homme nu et torturé au pagne d'ivoire ou de bronze.

Sa robe jaune de jeune fille-tournesol m'attendait devant une vitrine. Pains, couques, pistolets enfarinés, gâteaux, pralines, meringues et crèmes au beurre avouaient là les heures désenchantées où la gourmandise remplaçait l'amour, la sensualité dévoyée, l'érotisme. Quand je parvins à sa hauteur, sa voix douce, bien qu'un peu faussée par la jeunesse et l'inquiétude, m'enveloppa d'un français vibrant mais inattendu. Le faubourg où nous nous harponnions était, en effet, retombé à une modestie plus populaire (les bourgeois se piquaient de parler français entre eux, et flamand aux domestiques). Elle m'avait donc deviné venant d'ailleurs et homme de passage. Ce fut un charme supplémentaire, une bulle qui nous isolait. Sans la moindre vulgarité, sans l'ombre d'une ambiguïté non plus, elle

me proposait, avec l'élégance du cœur et la simplicité des solitaires, son jeune désir de gamine trop grosse, qu'on courtisait trop peu ; son angoisse de femme-enfant, encore incertaine du bonheur qu'elle pouvait donner, et dont pourtant elle se sentait trop pleine. Nous pouvions faire l'amour chez elle, ses parents s'absentaient tous les mercredis. Mais Anvers est restée provinciale, attention donc !

Fille d'Arméniens, chassés et spoliés, elle finissait avec ennui ses études chez les Ursulines. Je sortais, dix ans auparavant, des « bons pères » où j'avais passé le meilleur de mon temps, la maison de mon enfance étant un enfer de dispute, de scènes de ménage, de mensonges et d'hypocrisies. Mécréants l'un et l'autre, nous trouverions dans l'imaginaire de nos sens les terrains vagues nécessaires aux jeux d'enfants qui nous avaient manqué. Son père ayant reçu en dédommagement, disait-elle, une montagne de tapis d'Orient arrivés par bateau, toute la famille vivait dans une espèce de conservatoire des laines, qui fut notre lit d'amour. Dans les tapis jusqu'au cou ! Par dizaines, roulés, plies, déroulés, par terre, aux murs, sur les fauteuils et les divans, partout ! Seuls le lit et les plafonds semblaient épargnés. Anvers l'orientale, la fille de harem, la sulamite biblique, venait de faire son entrée dans ma vie, après tant de masques brutaux, de grimaces carnavalesques et de froideurs indifférentes.

Toute cette profondeur, autour et dans la chair, tant de douceurs rugueuses, de voluptés moelleuses, d'abandons souples et soyeux, de nœuds tissés et retissés, serrés et resserrés nous furent des bonheurs sans fin. Les « grands dessins » se confondaient, mêlaient et multipliaient leurs scènes de chasse, leur faune, leur flore, leurs motifs enlacés, répétés, imbriqués,

reprenant sur nos peaux nues les marqueteries de l'emportement, les marques du martèlement d'amour. La chambre n'était que toisons, chevelures, boucles et franges, dans un silence de glissements, de frottements, d'effondrements assourdis, de plaintes et de gémissements joyeux, étouffés par les vagues colorées et odorantes d'une houle de tapis. Où étions-nous ? Dans l'eau d'un fleuve, crépusculaire ? Dans la luzerne bleue d'une aube ? Dans la mandorle, dans le glyphe doré du nom imprononçable de l'amant absolu ? Nous nous retirions l'un de l'autre, comme deux marées de sens contraire s'ouvrant sur des abîmes, des fosses océaniques entrevues qui aussitôt se refermaient.

Beaucoup plus tard, et séparés déjà, je reçus d'elle, à l'occasion de son mariage, une précieuse carpette persane, dont je fis une besace pour mes voyages lointains. On y avait tissé un paon. Il chante encore aujourd'hui, chaque fois que j'entends un grand coup de sirène dans un port, un grand coup de vent dans un poème, un grand coup de cymbales dans le cœur.

Très tôt me fascinèrent les labyrinthes, les paris stupides et l'épopée. Anvers, où je naquis sans jamais l'habiter, en deviendrait l'enclos, le lieu privilégié. Ne sachant rien ni de moi, ni de mon histoire, j'aimais arpenter longuement les rues, essayant de deviner des itinéraires, de retrouver des fils d'Ariane. Je bâtissais mes histoires au fur et à mesure des rencontres. J'étais disponible. On n'hésitait pas à disposer de moi. Souvent, je rôdais dans les parcs. Non sans intention. D'innombrables jeunes mamans, et surtout celles qui venaient de sortir de clinique, y promenaient des landaus. J'attendais que, fatiguées, elles s'assoient et m'installais à côté. La vague révolte due à leurs souffrances récentes, l'inquiétude de ne plus séduire après tant de mois, l'attention que tous donnent d'abord au bébé, et la quasi certitude de l'impunité faisaient que beaucoup se livraient à ce jeune homme, dont il ne fallait craindre aucune complication. Une adulation exagérée donnait des résultats incroyables. On me maternait, on me couvait. J'emportais dans une fiole le lait que je tirais de leurs seins, pour, leur disais-je, le boire dans la solitude de la séparation. Elles récriminaient, refusaient et, toujours secrètement flattées, finissaient par accepter, le rouge de l'excitation aux joues. Cela durait peu. Le temps qu'elles redevenaient plus sûres de leurs charmes, de leur mari, de leur amant habituels. J'avais entretemps eu le meilleur d'un corps encore souple et d'un cœur encore assoupli.

Certaines me présentaient à leurs amies comme un garçon serviable, enfin ! dont on pouvait sans doute se servir. Tout cela prenait un temps énorme qui excluait un travail régulier. Je devins donc forain et vendis, à l'occasion des « salons ménagers », des mixers allemands. (Ah ! la technique allemande aussi solide que leurs panzers !) Et c'était une nouvelle opportunité de pénétrer dans les couples. Une nouvelle façon d'approcher l'intimité de certaines en apportant chez elles la machine dont il fallait bien leur apprendre à se servir, main sur la main, hanche contre hanche, dans la cuisine, à l'heure où tout est calme. Et nous allions de la soupe aux desserts, des légumes aux pâtes à tarte en nous tachant les doigts, en nous entregoutant les plats, pour finir par laisser l'appareil, phallus rouge au milieu de la table désormais lié à l'image du plaisir.

Ratissant les rues, sonnant aux portes, déjouant les interphones pour me faire finalement rabrouer et virer sans façon, je partais cuver mon humiliation en d'interminables expéditions « punitives » dans des bistrots du bout du monde.

Là, j'écrivais. N'importe quoi – beaucoup. C'est ainsi que j'imaginai un jour cette maison de la rue Voix, moi le colporteur, le juif errant dans la parole des autres. Trente ans plus tard ce texte trouve naturellement sa place dans un numéro de la revue [vwa], le voici :

Chaque jour je ferai un pas. Peut-être pas de la même longueur. Pas de la même force, m'appuyant, plus ou moins bien, selon le cas, sur ma bonne ou ma mauvaise jambe. Selon la pluie ou le beau temps aussi, qui rendront ma démarche glissante, peu assurée ou fatiguée, écrasée de chaleur. Peut-être même danserai-je parfois. Souvent, ma pensée me devancera, arrivera,